

HELLÈLE

Jeannette



Conte



Jeannette



LA petite Jeannette était devenue muette, encore tout enfant, à la suite d'une violente commotion. Elle entendait fort bien, mais ne pouvait émettre que des sons inarticulés.

A neuf ans, sa mère étant morte, elle se trouva seule, orpheline et sans ressources. Un fermier voisin, Jules Bompal, la recueillit.

Depuis lors, pendant plus de trois ans, elle avait travaillé sans relâche, du matin au soir, active et courageuse, menant les chevaux, soignant le bétail, faisant la cuisine. Le fermier ne la maltraitait pas, il appréciait l'aide intelligente que lui apportait la fillette dans tous les travaux de la ferme, mais il en tirait tout le profit possible, et comme elle ne réclamait pas de gages, il se contentait de la nourrir et de lui donner, quand c'était indispensable, un peu de linge, une jupe ou une paire de sabots.

Une seule fois ils furent en difficulté: Jeannette avait trouvé dans un fossé un malheureux chien, efflanqué, hirsute, blessé à la patte. Elle l'avait soigné, et le chien lui avait témoigné une reconnaissance si touchante que la pauvre Jeannette, jusqu'alors privée de toute affection, de toute douceur, avait voué à l'animal une véritable tendresse.

Quand Jules Bompal s'aperçut que cet affreux chien avait élu domicile chez lui, il voulut le chasser, mais sans succès; il défendit alors à Jeannette de lui donner à manger.

Mais Jeannette, jusqu'alors soumise en tout à son maître, se rebella et lui fit comprendre que si le chien partait, elle partirait avec lui.

Jules demeura stupéfait de cette révolte inattendue. Il savait ce qu'il perdrait si Jeannette mettait sa menace à exécution: il fut donc obligé de céder à ce qu'il appelait un caprice, et désormais la muette et son chien devinrent inséparables.

Privés de parole l'un et l'autre, ils semblaient se comprendre: ils se parlaient du regard. Et quand Jeannette avait un instant de loisir — bien rare et bien court, — ils échangeaient des caresses qui mettaient en joie le cœur de la fillette.

Par ironie, Bompal avait donné au chien, haut sur pattes, maigre et osseux, le nom de Pataud.

Or, un jour d'hiver, par un grand froid sec, Jeannette était allée au village voisin faire une commission pour son maître. Elle revenait, vers la tombée du jour, son chien sur ses talons; en passant à la lisière de la forêt, lasse d'avoir marché, elle s'assit un instant sur le tronc d'un arbre abattu; tirant de sa poche un morceau de pain et quelques châtaignes, elle commença une frugale collation, sans oublier son bon Pataud qui, campé devant elle, l'œil vif, ses courtes oreilles toutes frémissantes happait avidement les bouchées qu'elle lui tendait.

Jeannette se trouvait bien là, seule avec son

chien. Réchauffée par la longue marche qu'elle venait de faire, et habituée aux intempéries, elle ne souffrait pas du froid. Les arbres de la forêt la mettaient à l'abri du vent glacial qui soufflait dans la plaine, et elle aurait volontiers prolongé son repos si elle n'avait vu que la nuit approchait rapidement. Elle n'était pas peureuse, mais les abords de la forêt n'étaient pas sûrs en ces soirs d'hiver. Outre les renards et les sangliers qu'elle ne craignait guère, on avait signalé, ces temps derniers, la présence de plusieurs loups, qui, de nuit, s'avançaient dans la campagne.

Aussi Jeannette, sans s'attarder davantage, donna à son chien, avec une bonne caresse, la dernière bouchée de son pain, puis se remit en route le long des grands arbres.

A ce moment, deux hommes, recherchant avec angoisse un enfant qui s'était égaré, parcouraient la forêt en tous sens.

M. des Rieux, propriétaire de la forêt, était venu pour examiner avec son garde une coupe de bois. Il avait pris avec lui, pour le promener, son fils André. Pendant que les deux hommes étaient occupés à évaluer un plant de chênes, l'enfant s'était échappé pour s'amuser de son côté, puis, effrayé de se trouver seul dans le grand silence de la forêt, le petit André s'était mis à courir, croyant retrouver la route où attendait la limousine de M. des Rieux; mais il prit une fausse direction, et il s'éloignait de plus en plus, tandis que les deux hommes le cherchaient avec une inquiétude affreuse, courant et appelant de tous côtés.

Jeannette allait bientôt quitter la lisière des bois pour regagner le village à travers les champs dénudés, quand elle crut entendre un appel. Au même instant, Pataud commençait à donner des signes d'inquiétude. Il bondissait vers le bois, puis revenait vers sa jeune maîtresse avec un frémissement de tout son être et des gémissements plaintifs.

Jeannette s'arrêta pour écouter, et elle entendit, cette fois distinctement, une voix d'enfant qui appelait au secours.

D'un geste, elle indiqua au chien la direction à prendre; l'intelligent animal avait entendu, lui aussi, le cri de détresse, et il n'attendait qu'un signe de sa maîtresse pour s'élançer à travers le bois.

Jeannette l'y suivit aussi vite que ses jambes le lui permettaient; elle le perdit bientôt de vue, mais fut guidée par ses aboiements. Tout en courant, elle se rendit compte, d'après les cris du chien, que celui-ci engageait la lutte contre un adversaire puissant. Quelle ne fut pas son horreur, en débouchant dans une petite clairière, d'apercevoir son cher compagnon, tout en sang, aux prises avec un jeune loup! Le brave Pataud tenait tête au féroce animal, lui sautait à la gorge, aux oreilles, le mordait avec rage; mais, hélas! il recevait maintes blessures, et Jeannette comprit avec désespoir que, à moins d'un secours imprévu, son pauvre chien ne serait point vainqueur dans cette lutte inégale.

1920/2

Au pied d'un gros chêne, un jeune garçon de six ou sept ans, le petit André des Rieux, semblait à demi évanoui de frayeur. C'était lui évidemment qui avait jeté le cri d'angoisse entendu par Jeannette.

Celle-ci ne songea même pas au danger qu'elle courait. Apercevant à terre un gros bâton, elle le saisit et s'élança au secours de Pataud qui, hurlant de douleur, continuait à lutter désespérément.

Mais, au même instant, des pas précipités se firent entendre, et deux hommes bondirent dans la clairière. Avant que Jeannette ait pu se rendre compte de ce qui se passait, une détonation résonna sous les grands arbres, et le loup, frappé à mort, s'affaissa sur lui-même.

En même temps, M. des Rieux s'élançait vers son fils, le saisissait dans ses bras et le couvrait de baisers.

Les cris furieux de Pataud avaient enfin guidé les deux hommes dans leurs recherches, et ils arrivaient juste à temps pour mettre fin au drame.

Mais la pauvre Jeannette, sans plus s'occuper de ceux qui l'entouraient, donnait libre cours à sa douleur. Son brave compagnon, son cher Pataud, couvert de blessures, semblait mourant. Elle le tenait dans ses bras; le chien regardait sa maîtresse et gémissait doucement. Et elle, tout inondée du sang du pauvre animal, laissait couler ses larmes en silence, en baisant la pauvre tête ensanglantée.

Cette douleur muette était impressionnante à voir. M. des Rieux s'approcha et voulut interroger Jeannette. Mais le garde, qui la connaissait bien, prévint M. des Rieux qu'elle ne pouvait répondre, et en quelques mots le mit au courant de la situation de la fillette.

Emu de compassion, M. des Rieux emmena Jeannette avec lui: elle le suivit, tenant toujours dans ses bras son cher compagnon. Ils retrouvèrent bientôt la voiture qui les attendait au bord de la forêt. M. des Rieux y fit monter Jeannette et son chien, et se fit conduire directement chez un vétérinaire qu'il connaissait.

— Voici un brave animal à qui je dois la vie de mon fils, dit M. des Rieux; faites l'impossible pour le sauver.

Le vétérinaire examina soigneusement le chien, puis se redressant:

— C'est bien, il guérira, je vous en réponds.

Jeannette, à ces mots, fut transportée de joie; ne sachant comment exprimer son bonheur, elle sauta au cou de M. des Rieux, profondément ému par ce geste d'enfant. Ce fut avec des soins maternels qu'elle aida aux pansements que nécessitaient les cruelles blessures de son ami.

Le chien guérit, en effet. Mais M. des Rieux ne s'en tint pas là. Il s'intéressa à la pauvre muette et la fit entrer dans une maison de santé où, après un traitement approprié, elle recouvra petit à petit l'usage de la parole. Puis il la fit instruire, et lui procura plus tard une situation lucrative.

Il n'eut pas à le regretter, car Jeannette se

montra digne en tous points de sa sollicitude.

Le plus malheureux fut Jules Bompal, qui perdait une servante accorte et peu coûteuse. Mais comme c'était au fond un brave homme, il se consola en voyant le bonheur de Jeannette. Celle-ci se montra toujours reconnaissante envers lui de l'avoir accueillie aux jours de sa détresse.

Quant à Pataud, dont l'intervention et le courage avaient sauvé le jeune André des Rieux, et qui avait ainsi procuré le bonheur de sa maîtresse, il est maintenant tout à fait guéri de ses blessures et semble parfaitement heureux.

HELLÈLE.



Conte paru en février 1920
dans L'Etoile Noëliste
Hellèle. Louise Lepicard